

PER  
S-34  
13

4

# LE SOUVENIR

Annales de la Société des Enfants de Marie (Congrégation Notre-Dame)

BULLETIN TRIMESTRIEL

VOL. I

MONTRÉAL, OCTOBRE 1900

No 3

SOMMAIRE : I Une protectrice pour chaque mois. — II Une lecture pour chaque mois. — III Les ruines. — IV Les dévotions d'une enfant de Marie. — V Le Mont Sainte-Marie. — VI Voici l'hiver ! Donnez ! — VII Chronique. — VIII Ramassez les miettes (*suite*). — IX Ça et là. — X Agenda. — XI La retraite. — XII Bibliographie. — XIII Pensées. — XIV Recommandations aux prières.

## UNE PROTECTRICE POUR CHAQUE MOIS

**8 Octobre.** — **SAINTE PÉLAGIE** (IV<sup>e</sup> siècle.) — Les âmes qui parviennent à la béatitude céleste n'y arrivent pas toutes par la même voie. Les unes traversent cette terre d'un vol fier et rapide, évitent les contacts fiévrissants et parviennent aux sommets éternels, riches de l'intégrité de leur justice et de leur innocence. Les autres prêtent l'oreille aux voix caressantes de la route, s'égarant au milieu des ombres trompeuses de l'erreur ou du plaisir et ne retrouvent l'orientation de leur marche vers la lumière divine qu'en passant par les âpres sentiers du repentir et de la pénitence. Ce fut dans cette dernière voie que sainte Pélagie s'engagea. Donée de cette beauté qui porte avec elle tous les pouvoirs fascinateurs, Pélagie avilit dans la fange du libertinage les grâces exquises dont son Créateur l'avait ornée ; elle répandit partout le poison de ses mauvais exemples et s'en allait ainsi, dans l'éclat de son printemps, avec un cœur profané, vers les abîmes de la colère, lorsque Dieu, dans ses desseins de miséricorde, fit évanouir à ses yeux par



la parole d'un saint évêque les mirages trompeurs de la jeunesse et y fit briller la pure fleur de sa foi et de son amour. Pélagie n'éteignit pas le rayon divin qui tombait sur son âme ; à sa douce clarté, elle sonda la profondeur de sa dégradation et résolut d'expier le débordement de ses passions par le crucifiement le plus absolu de la nature. Elle anéantit ses espérances mondaines, méprisa toute satisfaction terrestre, fit les pauvres héritiers de ses biens et se retira dans une sombre caverne sur le mont des Oliviers, où elle se condamna aux plus dures expiations. Perdue naguère dans les hideuses profondeurs de la volupté, elle se perdit désormais dans la contemplation de l'amour ; la froide et épaisse nuit dans laquelle elle s'était égarée se dissipa et son âme devint transfigurée dans la pénitence et la charité parfaite.

Nous ne pouvons imiter l'austérité de sainte Pélagie dans ce qu'elle a d'extérieur et de matériel, mais nous pouvons, par l'acceptation chrétienne des sacrifices que demande le devoir, dégager notre âme du poids de la vie présente et l'élever sur les ailes de la pénitence et de l'amour dans les régions de la sainteté où elle sera transfigurée dans une gloire sans fin.

**15 Novembre. — SAINTE GERTRUDE (1320-1390).** — Elle fut dès son enfance marquée des prédilections de Jésus-Christ. Elle semblait porter en elle le germe des heureuses dispositions qui devait produire plus tard une riche moisson de grâce et de sainteté. Dès que le développement de la vie lui permit d'agir, elle montra bien, en effet, que ses inclinations ne la portaient pas vers les fragiles jouissances de la terre, mais qu'elles tendaient uniquement à s'élever vers l'amour infini par une vie tout intérieure. Placée dans un monastère dès l'âge de cinq ans, elle grandit dans cette atmosphère de grâce, préservée des souffles corrupteurs du monde. Son esprit s'ouvrit, dans le silence et la réflexion du cloître, aux études sérieuses et aux grandes idées ; son cœur surtout goûta l'ineffable douceur qu'il y a à se donner à Dieu seul dès le matin de sa jeunesse.

Notre-Seigneur se plaît parmi les lis est-il dit dans le Cantique. Il montra bien en effet ses préférences délicates par les manifestations divines qu'il accorda à sa fidèle servante. Les écrits de sainte Gertrude dévoilent les effusions de sa piété et les grâces extraordinaires dont elle fut favorisée. Elle eut des clartés merveilleuses sur les âmes et l'état de perfection auquel elles doivent tendre. Le rayonnement de sa vertu ne demeura pas secret ; il parut aux yeux de sa communauté qui l'élut abbesse. Elle fut le soutien et l'édification des âmes dont elle avait la direction et parvint à une grande sainteté.

Apprenons de cette sainte à vivre de la vie intérieure, à élever nos âmes vers les hauteurs sereines de la lumière et de l'amour; elles s'y retremperont dans la prière et l'union à Dieu et quand elles redescendront dans la sphère des combats, elles seront pleines de vaillance et d'énergie. Aimons aussi, à l'exemple de sainte Gertrude, la science chrétienne; elle grandit l'intelligence et l'aide à connaître les perfections de Dieu; aimons surtout la science de la religion; c'est elle qui nous donnera sur les familles et la société la bonne influence dont Dieu retirera la gloire et les âmes le profit.

**8 Décembre.** — **MARIE IMMACULÉE.** — Honorons avec une dévotion filiale la prérogative souveraine par laquelle la sainte Vierge fut « au sein de l'humanité déchuë, un tabernacle immaculé, une fibre saine, un germe de grâce et de salut. » Bénissons l'Eglise d'avoir marqué ce dogme de notre croyance du sceau de son infailibilité et d'avoir glorifié par un culte nouveau la perfection et la beauté idéales de la seule créature qui reflétait parfaitement la beauté de Dieu. Admirons les sublimes privilèges de notre douce et immaculée Reine; l'image resplendissante que cette vue imprimera en nous fortifiera nos âmes dans la lutte contre le mal et nous fera sentir la nécessité d'avoir une conscience pure pour mériter ses regards et sa protection. Ne faut-il pas d'ailleurs qu'il y ait de l'harmonie entre l'âme d'une enfant et celle de sa mère? Rapprochons notre vie de ce type de beauté immaculée; efforçons-nous, autant que peut le permettre notre humaine fragilité, d'en faire disparaître les contrastes, nous souvenant que l'imitation de notre Mère doit être l'idéal à la réalisation duquel nous devons travailler sans cesse.

---

## UNE LECTURE POUR CHAQUE MOIS

---

**Octobre: Pour notre Âme**

---

### LE ROSAIRE

**L**E chapelet implique étymologiquement l'idée de *couronne*. C'est bien là ce qui convient à Marie, reine universelle. Toutes les sublinités où peut atteindre une créature, homme ou ange, elle les a dépassées; tout ce que l'âme régénérée par le Christ peut concevoir d'élans et réaliser de perfections a été

d'emblée son merveilleux apanage. Et c'est ce que veut dire l'Eglise quand elle chante sous les pas de la mère de son époux divin les royales formules de ses litanies.

Au mot *Rosaire* s'attache l'idée de *couronnes de roses*, les plus belles fleurs symbolisant les plus belles prières.

La méditation des mystères fait partie essentielle du Rosaire. Soyons humbles, mais ayons conscience de ce que nous pouvons. Les plus hauts mystères sont accessibles à toute âme baptisée et l'état de la suprême sagesse de nous dispenser de la science humainement acquise en ce qui nous intéresse le plus. L'amour comprend plus vite et pénètre mieux que le raisonnement. D'ailleurs le mystère chrétien n'est pas exclusivement ténèbres, mais clarté, clarté discrète, mêlée d'ombre comme il convient à la portée actuelle de notre entendement. Disposé par la sagesse du Créateur avec un égal souci de notre salut et de notre liberté il nous laisse entrevoir des fragments de la lumière totale; il est notre point de contact avec l'Infini.

Mais à ce mot s'ajoute ici un sens plus humain et plus familier: il veut dire circonstance de la vie du Christ. Ah oui! certes, il y a là mystère. Qui sondera jamais le problème d'amour de la Rédemption?

Quand on songe que le Créateur des mondes a foulé cette terre où nous sommes, qu'il a parlé notre parole et pleuré nos larmes, qu'il y a eu des mortels assez fortunés pour converser avec ce Verbe de vie, on se sent pris d'un étrange désir d'aller baiser la trace de ses pas. Et nous comprenons ces grands mouvements de peuples emportés vers Jérusalem la sainte. Le Rosaire chaque jour nous fera faire ce pèlerinage béni.

Il est dans l'économie de notre être moral une puissance dont on a dit qu'elle est une seconde nature; c'est l'habitude. Grâce à elle, obscure et difficile au début, car telle est la loi du mérite ici-bas, l'étude des mystères ne tardera pas à nous devenir familière; la route ira s'éclairant et s'élargissant; peu à peu notre esprit se sentira pénétré des influences divines, comme ces rochers de granit qu'entame la chute répétée de la goutte d'eau.

Un jour de grand hiver, saint François de Sales allait en mission à pied selon sa coutume. Tout brûlant de l'amour de Dieu, il ne sentait pas le froid, mais son domestique le suivait morfondu, gelé, avançait à grand peine sous la bise qui le fouettait, mêlée au givre durci. Et le bon saint l'entendant geindre, se retourna:

“ Mon ami, il fait donc bien froid ? — Oh oui ! — Et vous souffrez beaucoup ? — Oh oui ! ” — Alors soudainement inspiré le saint de lui dire : “ Essayez de mettre vos pieds dans mes traces. ” Ainsi fit religieusement le domestique ; et à chaque pas, il sentait une bonne chaleur bienfaisante lui monter par tout le corps..... Il n'est pas possible que marchant ici-bas, dans ce rude hiver de la vie, à la suite du Fils de Dieu, et mettant nos pieds pieusement dans ses traces, nous ne sentions pas quelque chose de bon et de chaud nous monter au cœur et tout vivifier en nous.

---

### Novembre : Dans la nature

---

#### PREMIERE NEIGE

Octobre s'est enfui. Plus de chaleur, plus de verdure. Adieu feuilles de nos arbres, emportées par le vent, roulées en tas le long des routes ! Adieu nids, chants, rayons joyeux ! Voici qu'au jour des saintes ivresses a succédé celui des pleurs, la fête des morts après celle des saints. Le vent gémit dans les airs sans clartés et des lointains gris du ciel voici qu'elle descend lente, légère et blanche *la première neige*.

Salut fleurs fragiles et éphémères, nées là-haut aux plaines de l'air, sous le souffle froid de l'aiglon, comme aux jours d'été, dans nos champs de la terre, naissaient sous la caresse de la brise et sous la splendeur du ciel, les violettes, les lys et les roses ! Voici que de votre dentelle merveilleusement tissée vous ornez les branches sans feuilles, que vous étendez sur les toits silencieux, sur les routes boueuses, sur toute la nature attristée le blanc manteau où le soleil d'hiver fera demain scintiller de mille feux les pierres précieuses de vos corolles ! Voici qu'aux enfants vous apportez joie et santé !

C'est bien vrai ! Là-bas, dans le lointain de ma vie d'enfance, je la vois venir la neige de novembre. Je la vois s'accumuler dans la cour où elle devient par mes patients efforts et ceux de mes frères et sœurs la montagne escaladée à qui mieux mieux, et d'où nous descendons rapides comme des flèches, emportés sur nos

traîneaux légers, ou bien la forteresse défendue et assaillie avec un égal courage, ou bien encore la boule proménée dans tous les sens, devenue énorme par tout ce qu'elle ajoutait dans cette course à sa masse et se transformait sous le ciseau d'un artiste joyeux en dieu de l'Inde ou de l'Égypte. Beaux jours d'hiver qui nous amènent vos glissades, votre froid vif et piquant, vos fêtes toujours bienvenues, les longues veillées près des larges flambées !

Bien des fois devant la terre dépourvue de toute beauté, jonchée de feuilles mortes, puis couverte de neige, je me suis dit : Je suis vraiment comme cette terre : que de choses mortes en moi ! Mais voici venir du cœur même de Dieu les grâces fécondes et mon pauvre cœur pénétré par ce ferment puissant, verra, après son hiver, venir un printemps radieux. Tout comme dans la nature où la neige s'entasse sur le sol. Mais au printemps elle fond au soleil, elle pénètre la terre, l'amollit et la fertilise, et y prépare la germination des moissons futures.

GABRIELLE.

*Waldsee 1902*

---

### Décembre : Dans la famille

---

#### LA FAMILLE

La solidarité humaine est comme condensée en une série de leçons de choses dans la famille. On a quelquefois considéré la famille comme un cadre étroit qu'il fallait briser pour substituer à ses liens intimes, mais restreints, le grand lien de la solidarité sociale. Ce serait détruire dans l'œuf cette solidarité même.

Il faut avoir éprouvé les sentiments de la famille pour les transporter ensuite, agrandis, dans la cité, la famille nationale et la grande famille humaine. La famille est une de ces écoles heureusement combinées où l'on apprend les choses presque spontanément. Je ne sais si on y apprend davantage par l'intelligence, le cœur ou les entrailles mais en tout cas l'homme est pris de toutes parts à la fois, par les côtés faibles et les côtés forts. Il est assimilé, lié, incorporé par les hérédités d'abord, par les affections ensuite et en dernier lieu par la réflexion et la reconnaissance. On sent si bien dans ce chaud milieu familial, qu'il vous

précède, vous entoure et vous dépasse. Et ce n'est pas seulement le petit enfant qui se sent enveloppé, protégé; ce sont les grands, les forts, les vieux. Une main plus grande que celle de l'homme passe sans cesse dans la famille. Les choses humaines et surhumaines s'y entrelacent à tel point qu'on a peine à les distinguer. S'il y a un sanctuaire qui n'est pas fait de main d'hommes, c'est bien la famille. Dieu s'y fait doux, paternel; il se fait annoncer par tous à la fois. Le père le représente auprès de l'enfant, et l'enfant le prêche au père. Les traits des ancêtres, rappelés par les derniers venus, nous donnent des pressentiments de mystérieuse survie.

Pères et mères, quelle que soit votre position et quelles que soient vos fonctions dans le monde, réservez le meilleur de vous-mêmes à la famille. Soyez sûrs qu'en la négligeant vous négligez l'essentiel, et que les services que vous rendez ailleurs sont neutralisés par le mal que vous faites chez vous. C'est pour cela que nous sommes attachés à la famille par des liens délicats de bonheur et de souffrance. Rendez la famille douce aux enfants. Faites le nid chaud et austère en même temps. Soyez bons et sévères, aimés et respectés. Pas de violence et pas de mollesse! Pas d'amour tyrannique qui étouffe l'initiative et tue la volonté! Que la famille et le foyer gardent toute leur puissance d'attraction et d'incubation. Gardez la confiance de vos enfants aussi longtemps que possible. Entretenez en eux le besoin et le plaisir de tout dire par le tact que vous mettez à les écouter.

Enfants, repliez-vous sur la famille! Restez aussi longtemps que possible les petits enfants du père et de la mère. Il est si bon de se sentir enfant et plus on grandit, plus on vieillit, plus cela fait du bien. Les plus forts dans la vie ont été les plus aimants et les plus respectueux envers leurs parents. *Honore ton père et ta mère!* dans la solidarité humaine, dans la vie bonne et juste, cette double loi du respect de la femme dans sa maternité et de l'homme dans sa prééminence morale sont à considérer comme une base indispensable. Retrempons nos âmes au contact de ces préceptes élémentaires, vérités simples et saintes, qui deviennent plus vastes à mesure que le regard porte plus loin, et que, même sous les cheveux blancs, il faudrait écouter à genoux, les mains jointes comme de petits enfants!

---

## LES RUINES

---

**T**OUT meurt ! la chose et l'être et la fleur et l'oiseau.  
 Tout meurt ! la beauté même au trépas est promise,  
 Le bonheur a sa fin, l'amour a son tombeau,  
 La fortune au riche est reprise.

\* \* \*

Chaque aurore qui naît a son soir qui l'attend !  
 Tout meurt ! l'œuvre de Dieu comme l'œuvre de l'homme.  
 Et la mort, dans sa haine apaisée un instant,  
 Prend ce qui vit et le consomme.

\* \* \*

Tout s'en va dans la nuit, dans l'ombre tout se tait ;  
 Des grands peuples défunts même la plainte est morte,  
 Sur les noms pleins de gloire un jour l'oubli se fait,  
 La mort règne, cruelle et forte.

\* \* \*

Mais non, tout ne meurt pas, tout n'est pas oublié ;  
 La vertu vit toujours, toujours vit le mérite ;  
 J'ai souffert : Dieu le sait ; Dieu le sait : j'ai prié,  
 Et du bonheur sans fin j'hérite.

---

## LES DEVOTIONS D'UNE ENFANT DE MARIE

---

**O**ctobre. — C'est le mois du Rosaire. Il s'ouvre le 1er octobre et se continue jusqu'au 2 novembre inclusivement. Les exercices de ce mois sont publics et consistent dans la récitation du chapelet devant le Saint Sacrement exposé, suivie des litanies de la Ste Vierge. Outre les indulgences déjà accordées pour la récitation du chapelet, le Souverain Pontife a encore accordé les indulgences suivantes : 1. Sept ans et sept quarantaines pour l'assistance à chaque exercice public ou, si

l'on est empêché d'y assister, pour ces pieux exercices faits en particulier ; 2. Indulgence plénière pour quiconque assiste à dix exercices publics, ou, dans le cas d'impossibilité, fait ces mêmes exercices en particulier, et reçoit les sacrements de Pénitence et d'Eucharistie ; 3. Indulgence plénière pour ceux qui reçoivent les sacrements à la fête du Saint Rosaire et prient Dieu et sa très Sainte Mère aux intentions du Souverain Pontife. Rappelons aussi que le jour de la fête du Saint Rosaire les fidèles peuvent gagner une indulgence plénière pour *chaque visite* qu'ils font dans une église où est établie la confrérie du Rosaire — toujours aux conditions ordinaires de confession et de communion.

**Novembre.**—C'est le mois des Morts, le mois des Âmes du Purgatoire. Léon XIII a accordé à tous les fidèles qui, chaque jour du mois de Novembre, en public ou en particulier, s'efforcent de secourir et de consoler les âmes du Purgatoire les indulgences suivantes, applicables aux mêmes âmes : 1. Sept ans et sept quarantaines, une fois chaque jour de ce mois ; 2. Indulgence plénière, un jour quelconque du mois, pourvu qu'ils se confessent, communient, visitent une église ou un oratoire public et y prient selon les intentions du Souverain Pontife.

PETITES PRIÈRES INDULGENCIÉES QU'ON PEUT DIRE PENDANT CE MOIS : Jésus ! (25 j.) Marie ! (25 j.) Jésus, Joseph et Marie, je vous donne mon cœur et ma vie ! (100 j.) Mon Dieu et mon tout, (50 j.) Jésus, mon Dieu, je vous aime par-dessus toutes choses (50 j.) Doux cœur de mon Jésus, faites que je vous aime de plus en plus (300 j.) Mon Jésus, miséricorde ! (100 j.) Doux cœur de Marie, soyez mon salut. (300 j.) Le signe de la croix (50 j.) avec l'eau bénite (100 j.) Les actes de foi, d'espérance, de charité. (7 ans et 7 quarantaines chaque fois ; plénière une fois le mois aux conditions ordinaires). Les trois aspirations : Jésus, Marie, Joseph, (300 j.) etc., etc.—Ne pas oublier les cinq Pater, Ave et Gloria Patri, quand la cloche de l'église tinte à huit heures du soir.

PRÉSENTATION DE LA STE-VIERGE AU TEMPLE. — IMMACULÉE-CONCEPTION.—Les neuvaines précédant ces deux fêtes se feront aux dates suivantes : 12-20 novembre et 29 nov.—7 déc. Elles ont droit aux indulgences indiquées ci-après : 1. 300 j. à chaque jour de la neuvaine ; 2. Indulg. plén. pendant la neuvaine ou à l'un des huit jours qui la suivent, aux conditions ordinaires.—Se rappeler que la meilleure manière de faire ces neuvaines, c'est : 1. d'offrir la récitation d'une prière ou l'accomplissement plus parfait d'un devoir de la journée ; 2. de prendre

une résolution dont l'exécution servira d'accompagnement à la prière ;  
 3. De demander une grâce.

**Avent.** — Ce temps de préparation à la venue du Sauveur doit être sanctifié par l'accomplissement généreux des œuvres de pénitence imposées par l'Eglise, l'abstention de plaisirs mondains, la fidélité à ses devoirs d'état, de saintes aspirations vers la fête de Noël et la venue de Jésus-Christ dans nos âmes.

---

## LE MONT SAINTE-MARIE.

---

**N**OUS détachons la page suivante du livre récemment publié par la maison Senécal sur « Le diocèse de Montréal à la fin du XIXe siècle. » Cette page, croyons-nous, intéressera nos lectrices.

Le 30 août 1657, en la fête de Sainte-Catherine de Sienne, la vénérable Marguerite Bourgeoys et sa compagne, Marguerite Picaud, s'établissaient dans un vieux colombier de la rue Saint-Paul, pour y vivre en communauté. « Elle y recordèrent, dit l'histoire, le peu de filles et de garçons capables d'apprendre, et fondèrent la première école de Ville-Marie. »

Cette petite école, ouverte dans la pauvre étable de M. de Maisonneuve, fut le berceau du plus ancien pensionnat de la Congrégation de Notre-Dame, lequel, uni à la communauté-mère, tant que les bâtiments purent lui suffire, fut, en 1854, transféré à « Monklands, » où il prit le nom de « Villa-Maria. »

Plus tard, un second détachement du vieux pensionnat vint s'installer sur la rue Guy, en la paroisse Saint-Joseph, dans ce pli du Mont-Royal, où tout lui sourit : la verdure et les fleurs, l'air pur du ciel, la vue du fleuve, de la ville et des campagnes.

L'édifice qu'il occupe avait d'abord été un collège baptiste, que les religieuses de l'Hôtel-Dieu de Montréal transformèrent en hôpital : « St. Patrick's Hospital. »

La Congrégation de Notre-Dame en fit l'acquisition, en 1860. Le 8 septembre, cette même année, soixante élèves y firent leur entrée, et le nouveau pensionnat allait désormais s'appeler le Mont Sainte-Marie.

Nos pères aimaient à voir un présage dans le nom dont l'Eglise

couronne le front de l'enfant à son baptême, comme aussi dans celui qu'elle donne aux édifices qui lui sont consacrés. Ils soulevaient avec respect l'écorce de chaque lettre, pour y surprendre le secret des destinées futures. Les sœurs de la Congrégation, en dédiant leur nouvelle maison à la Reine du ciel, lui assuraient la prospérité dans l'avenir.

En effet, le nombre des élèves allant toujours croissant, on résolut, en 1874, d'ajouter une aile à l'établissement primitif. Le plan en fut confié à M. Bourgeault, architecte de Montréal; et au mois de septembre, l'année suivante, la chapelle actuelle était bénite par M. l'abbé Moreau, vicaire général.

Assis sur un plateau entouré de sapins et d'érables qui grandissent chaque année, le Mont Sainte-Marie emprunte à son site comme un air de grandeur. Il voit la ville à ses pieds; s'il en entend le bruit, il n'en est pas troublé. De riches villas l'environnent, mais il reste isolé au milieu du monde. A l'apercevoir de loin, avec sa superbe colonnade, on dirait un temple grec dans un bois sacré. « Si j'étais évêque de Montréal, disait le délégué du Saint-Siège, Mgr Conroy, je voudrais avoir ici mon palais épiscopal. »

De 1860 à 1880, le Mont Sainte-Marie fut placé sous la direction spirituelle des messieurs de Saint-Sulpice. Et, ici, le nom du vénérable M. Pierre Rousseau se présente naturellement à la pensée. Que n'a pas fait ce prêtre pour embellir le séjour de la petite famille confiée à ses soins? Il lui a consacré la fleur de son activité! Grâce à son incessante bonté, le Mont Sainte-Marie a des charmes qui lui sont propres. On pourrait lui appliquer cette parole d'Horace: *Aurea mediocritas*. Point de faste, point de luxe, mais tout ce qui constitue une aimable aisance.

Depuis 1880, l'aumônerie du pensionnat relève directement de l'archevêché. Longue serait l'histoire des bienfaits de M. Lorrain, depuis évêque de Pembroke, de MM. les vicaires généraux Maréchal et Bourgeault, de M. le chanoine Leblanc. Et comment cette maison ne serait-elle pas particulièrement heureuse d'avoir été, pendant sept années, l'objet du dévouement de Sa Grandeur Mgr Bruchési! Les anciennes élèves, de 1890 à 1897, proclament avec bonheur qu'elles doivent à leur vénéré père, devenu leur archevêque, d'avoir connu le charme poétique de la piété, la religion des belles choses, l'amour du devoir et les nobles élans de l'enthousiasme.

M. l'abbé Hermas Langevin fut aussi, pendant deux ans, aumônier de cette maison, confiée aujourd'hui au zèle sacerdotal de M. l'abbé Georges Gauthier, de l'archevêché.

Le personnel de l'établissement se compose de quarante religieux et de deux cent-vingt élèves pensionnaires.

---

## VOICI L'HIVER ! DONNEZ !

---

**L'**AUTOMNE a fini : voici décembre !  
 — Les malheureux, transis de froid,  
 N'ont point de bûches dans leur chambre  
 Et le pain manque sous leur toit.

La neige augmente la misère,  
 Les frimas excitent la faim :  
 Donnons pour aider à la mère,  
 Pour le vieillard et l'orphelin.

Bourses de tous, ouvrez-vous grandes !  
 Donnez sans savoir, ni compter :  
 C'est en prodiguant les offrandes  
 Que l'on commence à s'acquitter.

Donnez pour soulager la peine !  
 — La mort prépare, hélas, son fer,  
 Prête à faucher dans l'herbe humaine,  
 Car sa moisson éclot l'hiver.

Comme le Dieu du tabernacle  
 Qui prêchait au bord du Jourdain,  
 Vous aussi faites un miracle  
 Et transformez votre or en pain !

Pour un plaisir dont on se prive,  
 Combien l'on gagne en partageant,  
 — Qui ne sait que la joie arrive  
 Par la porte où s'en va l'argent !

---

## CHRONIQUE

**L**ES vacances arrivaient quand j'ai signé ma dernière chronique. Elles seront disparues quand je signerai celle-ci. Du collège, du couvent, des écoles les enfants accouraient il y a deux mois et avec eux la maison s'emplissait de bruits tapageurs et joyeux. Les voilà repartis et partout dans les escaliers déserts, dans les salles vides, dans les cours abandonnées, c'est silence. Je suis donc plus tranquille et viens causer. Chose curieuse, ils sont là encore près de moi, petits frères, petites sœurs. Je les vois, je les entends, je ris de leurs espiègleries, j'écoute leurs réflexions sérieuses et leurs bons mots. Comment pourrais-je ne pas parler d'eux ?

Eux, c'est mon enfance, c'est ma première jeunesse, c'est ma vie d'hier. J'ai été, j'ai vécu comme eux. Si loin que ces jours soient de moi, je me les rappelle et retrouve l'être frêle et chétif pétri de faiblesse et de larmes, qui n'est rien, qui ne peut rien, mais pourtant curieux de connaître, avide de voir au-delà des horizons trop bornés de son ignorance et de son infirmité, qui n'ouvre jamais les deux yeux aussi larges et aussi scrutateurs que dans la nuit et dont presque toutes les paroles sont des questions, qui veut comprendre tout ce qui est mystère et ne prête jamais mieux l'oreille qu'aux mots dits à voix basse. Le réel qu'il touche, le monde banal qu'il voit ne lui suffisent pas. Ce qui est positif l'ennuie, en dehors des substances qui chatouillent son palais et apaisent son estomac, ses jouets même ne l'arrêtent pas longtemps. Ils ont d'abord ravi ses yeux et son cœur, puis, quand il a vu qu'il n'y avait en eux rien qui répondit à son attente, il les a rejetés éventrés, déchirés, déchiquetés. Mais dans l'appartement où il achève de décapiter ses soldats, d'abattre les murs de ses maisons de bois, l'enfant a-t-il entendu raconter quelque chose de merveilleux et de fantastique, aussitôt il prête l'oreille. Ces fantômes qui apparaissent à l'horizon d'une histoire, ces fées légères qui passent au sein de pays enchantés avec le cortège de leurs dons puissants, ces génies dont les étonnantes transformations épouvantent les pauvres mortels, captivent et retiennent leur attention. Que leur dire hors de là qui fixe sa pensée ?

Le baptême donne une forme plus précise à cette soif enfantine

du merveilleux et la dispose admirablement à la pieuse avidité des histoires saintes et des enseignements révélés. Le besoin du merveilleux deviendra chez lui le besoin du divin. Et l'on pourra lui appliquer en le changeant un peu ce vers du poète : *Ce petit dieu tombé se rappelle les cieux.*

Nos pères et nos mères avaient compris cette vérité. Pour que brillât sur leur enfant "le rayon qui éclaire tout homme venant en ce monde," ils aimaient à tourner sa jeune âme vers le ciel. Sur les genoux maternels, l'enfant apprenait à dire, il se plaisait à répéter les doux noms de Jésus et de sa mère, et ses petites mains jointes, et son regard confiant levé vers le ciel, envoyaient sa prière vers ce monde où tout est angélique et pur. Les parents avaient compris que cette âme dans laquelle se trouve une semblable tendance à croire et une si belle aptitude à aimer était la chose la plus délicate du monde ; que des facultés aussi promptes à subir les influences extérieures, aussi sensibles à l'action qui sera exercée sur elles deviennent infiniment dangereuses aussitôt qu'elles ne sont plus enveloppées d'une protection jalouse. Aussi le bon conseil infatigablement répété, la bonne habitude inculquée avec constance, l'abstention de toute sottise flatterie, l'admiration sans mesure de ce qui est bon, la réprobation indignée du mal et des méchants, la crainte instinctive de toutes les occasions du mal amenaient-ils progressivement l'enfant vers l'amour du devoir, à la pratique de la vertu.

Heureux temps ! Je me trompe sans doute, mais parfois je suis tenté de croire que son programme est un peu modifié. L'enfant, petite fille ou petit garçon, n'a pas douze ans aujourd'hui, que dans certains milieux il échappe à la famille, qu'il a déjà des infirmités incompatibles avec tout travail sérieux, qu'il doit déjà remplir des fonctions sociales, qu'il s'amuse en un mot. Il s'amuse tant qu'il fait perdre de vue à ses parents, d'ailleurs dévoués et chrétiens, ce qu'il y a de sérieux dans sa vie, d'important dans son présent pour son avenir. Il s'amuse tant que des habitudes qui ne sont pas précisément des habitudes de générosité, de régularité, de piété, se développent et s'enracinent dans son cœur, qu'il devient, tout en restant encore aimable et poli, paresseux, insouciant. C'est un malheur. Cet enfant est bien exposé à n'être bientôt plus qu'un blasé et qu'un sceptique. En attendant il est le maître, j'allais dire le tyran, et tous lui obéissent.

Mais ce que je viens de dire n'est pas vrai partout. Chers dis-

parus, gais oiseaux envolés hier du nid familial, je m'en voudrais de vous comprendre au nombre des ingrats, des paresseux et des méchants. Vos yeux rieurs s'empliraient de larmes et me diraient éloquentement que je vous ai calomniés. Sous le regard du père, dans l'amour de la mère, mon père et ma mère, vous grandissez généreux, chrétiens, dévoués et fiers. Demain vous ferez notre bonheur à tous, celui des âmes avec lesquelles la vôtre entrera en relation.

ANNE.

## RAMASSEZ LES MIETTES

(suite)

**A**U point de vue de l'éducation aucune vérité n'est plus importante que celle-là. Il est impossible d'élever des enfants dans un milieu où l'on ne respecte pas le travail et l'argent, et où, par conséquent, on dépense sans compter, gâte sans nécessité, dissipe et foule aux pieds les miettes avec une insouciance stupide. Fussiez-vous des Crésus, ne souffrez jamais que vos enfants ou vos frères jettent un morceau de pain. Et si la légèreté de leur âge les exposait à cet acte dont les conséquences leur échappent, dites-leur ce qu'ils viennent de faire sans le savoir. Vous leur racontez bien des contes de fée, et j'aurais garde de vous critiquer. L'âme enfantine a besoin d'être nourrie de merveilleux. Mais elle a besoin aussi de se tremper dans les réalités, et certaines humbles réalités sont elles-mêmes les plus grandes merveilles.

Quand votre enfant, votre petite sœur, votre jeune frère jette un morceau de pain, faites-le lui ramasser et contez-lui l'histoire de ce morceau de pain. Dites-lui ce qu'il a fallu pour que ce pain existe. Dites les peines du laboureur et du semeur, sous le ciel d'automne, inclément et changeant ; l'obscur germination dans la terre, les longs sommeils sous la neige, le réveil au printemps, quand tout ce qui verdit sur les sillons envoie son salut au soleil, source de vie. Décrivez l'espérance du laboureur quand le blé monte en épis et son angoisse quand l'orage monte à l'horizon. N'oubliez pas le moissonneur qui fauche sous les ardeurs caniculaires, et cet ouvrier des villes, voué au travail nocturne dans des caves surchauffées, le boulanger.

**Si l'enfant vous écoute, il ne jettera plus du pain et vous aurez**

mieux fait que de sauver un débris de nourriture ; vous aurez sauvé une âme. Que sera-ce si à ce même enfant vous montrez le bien qu'il peut faire avec ces restes qu'il aura respectés, la joie qu'il peut mettre sur un front assombri, la force qu'il peut jeter dans un cœur découragé, le mérite que par sa bonne action il obtient devant Dieu ?

Il n'y a pas seulement du profit à ramasser les miettes et à les respecter, il y a du bonheur aussi. Les petites acquisitions sont celles qui nous font le plus de plaisir. Un lopin acheté rend plus heureux qu'une terre seigneuriale reçue par héritage. Que ne pourrait-on pas dire sur ce chapitre aux jeunes filles qui entrent en ménage et à celles qui n'y entrent pas ? Vous dites : je n'ose me marier. Vous préférez être au large toute seule qu'à l'étroit avec un mari et la famille que Dieu vous destine. Quelle erreur ! Ce qui vous manque, ce n'est pas l'argent, c'est le secret de l'économie et celui du bonheur. Vous dépenseriez moins et vous dépenseriez mieux à deux que seul. Mais fussiez-vous dans une situation brillante, je vous dirais : Prenez garde, commencez simplement. Et ce que je redoute pour vous, ce n'est pas tant la dépense inconsidérée que la perte de ce qui vaut mieux qu'un bien extérieur. De trop brillants débuts nuisent au bonheur. Commencez humblement et augmentez-vous peu à peu. Vous vous aimez mieux ; l'air de la maison ne sera pas chargé des miasmes délétères qu'exhalent le luxe et la vie facile, et ceux que Dieu vous accordera trouveront, autour de leur berceau, une atmosphère plus saine et plus virile.

Il m'est difficile de trouver de la poésie à ce qu'il est convenu d'appeler la vie du grand monde. Lorsqu'il s'y rencontre de la grâce, de la bonté, c'est toujours pour la forme la plus simple et la plus humaine, celle qui se rapproche de l'existence normale de tout le monde. Je plaindrai toujours les personnes que leur richesse empêche de jouir des petits bonheurs de la vie, qui consistent si souvent à tirer quelque chose de rien, à transformer en objets utiles ce qui semblait du déchet, à faire dans son intérieur, de petites répétitions domestiques de la multiplication des pains et à faire crier au miracle ceux qui ne sont pas dans le secret. Que de mères de famille ont laissé dans le cœur de leurs enfants des souvenirs ineffaçables pour toute l'existence, parce qu'elles avaient su faire de leurs dix doigts, pour la table, l'habillement, l'habitation, des choses qui tenaient de l'incroyable.

**ÇA ET LA**  
—

Notre Directeur pour l'année maintenant commencée sera de nouveau M. l'abbé H. Gauthier, p. s. s.

\* \* \*

Nous gardons aussi notre directrice dévouée Sr Sainte-Marie des Chérubins.

\* \* \*

Melle Geary est entrée chez les sœurs de l'Hôtel-Dieu le 2 juillet dernier.

\* \* \*

Melle Cuddihy, avec nous, pendant quelque temps, l'an dernier, a fait son entrée chez les sœurs de la Congrégation Notre-Dame.

\* \* \*

La retraite au Mont Sainte-Marie (23-27 septembre) a été prêchée par le R. P. H. Beaudet, des Frères Prêcheurs. Il avait précédemment (20-23 septembre) prêché la retraite des élèves du couvent de Jésus-Marie.

\* \* \*

Melle Rolland, notre présidente est de retour d'Europe, en excellente santé, et enchantée de son voyage.

\* \* \*

Le 30 juillet le P. G. Daly, arrivé depuis peu de jours de Belgique où il a étudié pendant de longues années, a béni le mariage de sa sœur, mademoiselle Louisa, notre bonne et aimable vice-présidente. Volontiers ses compagnes reconnaissantes seraient allées chanter à son mariage, si le premier projet de placer cette fête au commencement de juin s'était réalisé. Elles n'ont pu ce matin-là que prier pour elle, éloignées qu'elles étaient pour la plupart de Montréal. Aujourd'hui elles sont heureuses d'offrir à madame Byrne leurs félicitations et leurs vœux les plus sincères.

\* \* \*

Monsieur G. Clapin, notre ancien directeur, vient d'être nommé supérieur du collège Canadien à Rome.

\* \* \*

Nos compagnes n'oublieront pas de prier pour le repos de l'âme de monsieur Alphonse David et de madame Lacaille. A l'épouse désolée, à la fille si justement affligée nous offrons nos respectueuses condoléances.

\* \* \*

La messe du 8 septembre a vu recommencer nos exercices et un grand nombre d'Enfants de Marie y ont pieusement assisté.

\* \* \*

Le mardi qui a suivi, se sont ouvertes, à la salle de couture, nos réunions hebdomadaires. Bien peu de monde à cause du mauvais temps. Le mardi suivant une vingtaine d'ouvrières étaient présentes, et le 25 septembre ce nombre s'est élevé à trente.

\* \* \*

Monsieur l'abbé J. A. Foucher, aumônier de Villa-Maria depuis 1898 a été maintenu pour un nouveau terme dans ses fonctions.

\* \* \*

L'Ecole Normale pour les jeunes filles dirigée par les Sœurs de la Congrégation Notre-Dame compte, cette année, cinquante élèves.

---

## AGENDA

---

OCTOBRE.—La messe aura lieu le 6 octobre.—N'oublions pas que l'hiver approche. Il faut que nos charitables ouvrières se rendent, en aussi grand nombre que possible, afin d'achever la confection des habits destinés à nos petites protégées.

NOVEMBRE 3.—Messe mensuelle à 8 h. Je vous prie, très instamment, chères enfants de Marie, d'assister à cette messe.

Je me permets de vous rappeler l'article du règlement que nous lisons à la page des dévotions et fêtes de la Société :

« Pendant le mois de novembre, les associées offriront leurs actions journalières et leurs bonnes œuvres pour les Ames du Purgatoire, en particulier pour les Associées défuntés. La messe de ce jour sera pour elles — et la quête sera employée, en tout ou en partie, à faire dire des messes pour leur délivrance.

NOVEMBRE 20.— Réunion officielle. Faisons diligence, les demandes de secours sont nombreuses. Il faut que manteaux et robes, etc., etc.,—se terminent cette semaine.

NOVEMBRE 27 —Fête des pauvres... Fête de bienfaisance. J'espère que toutes nos chères Enfants de Marie se feront un bonheur d'y assister. On n'y jouira pas, il est vrai, du bruit et de l'éclat des fêtes mondaines ; mais, mieux que cela. Dans celles de la bienfaisance, ce sont les douces émotions, avant-goût des délices suprêmes qui couronnent la divine charité.

DÉCEMBRE, 1er, samedi.—Pas de messe mensuelle.

DÉCEMBRE, 4.—Ouverture de la retraite annuelle à 3 heures, soir — grande émulation — sainte ardeur pour se rendre à l'appel de Dieu.

OCTOBRE, NOVEMBRE, DÉCEMBRE.—Les réunions auxquelles monsieur le directeur assistera sont les suivantes :

9 octobre, 23 octobre, 6 novembre, 20 novembre, 11 décembre, 18 décembre.

---

## LA RETRAITE

---

(4-8 DÉCEMBRE).

Avons nous besoin de la retraite ? — Oui, car nous avons besoin de réflexion, de force, de pardon, de paix.

Nous avons besoin de réflexion. Notre vie ordinaire n'est-il pas vrai, est une agitation perpétuelle. Nous sommes emportées comme dans un tourbillon. A l'intérieur, les tracas du ménage, les

soucis domestiques dévorent nos instants. Au dehors, les convenances sociales nous appellent ; les plaisirs du monde, les visites, les voyages nous entraînent et nous dissipent. Nous ne nous appartenons pas ; nous n'avons pas le temps de penser à notre âme, à ses devoirs, à ses intérêts éternels, ou, du moins, nous n'y pensons qu'à la hâte et comme à la dérobée. C'est la plainte que l'on surprend à chaque instant sur nos lèvres. Et cependant qu'est-ce que tout le reste auprès de cela ? Tout le reste s'évanouira ; toute cette agitation stérile tombera un jour et notre âme sera seule devant Dieu avec ses responsabilités ! Il est donc nécessaire que, nous arrachant dans cette course fiévreuse. Il est nécessaire que, nous arrachant au monde, nous rentrions, pendant quelques jours en nous-mêmes, que nous nous replaçions en face des grands devoirs de la vie chrétienne.

Ces devoirs, les connaissons nous ? Avons-nous une idée nette du rôle que nous avons à remplir ici-bas ? Avons-nous conscience de notre vocation ? Est-ce que l'idéal divin de la vie qui a rayonné peut-être à certaines heures à nos yeux, ne s'est pas obscurci ? Est-ce que les passions, les préjugés du monde, les illusions ne l'ont pas voilé ? Est-ce que les vérités chrétiennes sont autre chose en nous qu'une lueur pâle, qu'une lueur mourante, impuissante à éclairer, à échauffer, à féconder la vie ? Il faut les ranimer, il faut les ramener étincelantes sous nos regards. Nous avons besoin de réflexion.

Nous avons besoin de force aussi, nous en avons plus besoin que de lumière peut-être, car ce ne sont pas seulement les convictions chrétiennes qui sont affaiblies en nous, c'est l'énergie morale. Voilà pourquoi nous sommes faibles devant le devoir ; pourquoi nous faisons au monde et à la nature des concessions que la conscience réproouve ; pourquoi les mots de pénitence, de mortification, de détachement, mots que nous ne pouvons pas taire sans trahir Jésus-Christ, blessent nos oreilles et nous inspirent de secrètes terreurs. L'amour divin n'a plus en nous sa puissance victorieuse et ses délicatesses. S'il les avait, nous ne connaîtrions pas ces molleses, ces hésitations, ces partages ; nous ne nous laisserions pas aller à tant de fautes vénielles qui refroidissent nos relations avec Dieu. S'il les avait, nous ne plierions pas sous le moindre fardeau. Car l'amour est la grande force d'ici-bas. Quand il possède un cœur, il lui fait accomplir des prodiges et fait de nous à certaines heures des héroïnes. Que ne ferait pas l'amour divin s'il embrasait nos cœurs ! Mais il languit peut-être et ne jette plus en nous que quel-

ques étincelles. De grands souffles d'en haut vont passer sur nous. Si nous leur ouvrons notre âme, ils ranimeront ces étincelles, ils nous rendront la vaillance chrétienne dont nous avons besoin pour supporter les douleurs et remplir les austères devoirs de la vie.

Nous avons besoin de la retraite parce que nous avons besoin de pardon. Hélas ! le temps dans sa fuite vertigineuse, n'emporte pas seulement la jeunesse, la force, la beauté, il emporte souvent aussi la candeur de l'âme, ses mérites, ses vertus. Qui donc, d'une année à l'autre, n'a rien à regretter et n'a pas dans un pli de sa conscience, un remords ? Qui donc n'a pas laissé le long de la route un lambeau de son innocence ? Eussions-nous évité les fautes graves, nous avons eu nos défaillances. Les fautes vénielles se sont accumulées peut-être. Il y a en nous des inquiétudes. Si la mort arrivait ce soir, inopinée, foudroyante, serions-nous prêts ? Passerions-nous sans terreur de nos fêtes, de nos agitations au tribunal de Dieu ? Nos comptes sont-ils réglés avec sa justice ? Non, nous avons besoin encore de sa miséricorde. Elle nous a attendues. C'est son heure, ne la laissons pas passer.

Enfin, nous avons besoin de repos et de paix. Qui n'en a pas besoin ? Qui n'est pas fatiguée ? Fatiguées nous le sommes par nos occupations, par nos douleurs, par nos fêtes elles-mêmes et par nos plaisirs. Le plus grand poète de l'Italie, le Dante, frappa un jour, à la porte d'un monastère. Son regard était triste et la mélancolie était peinte sur son front. Un religieux lui ouvrit : « Mon frère, mon frère, que voulez-vous ? » dit-il à l'étranger. « Je demande la paix, » reprit le Dante, avec un profond soupir. C'est pour la demander que nous irons nous-mêmes frapper à la porte de la maison qui nous est chère, car cette paix peut-être ne l'avons-nous plus. Il y a dans notre âme des troubles : troubles de la conscience, troubles des affections, troubles de la souffrance. Et c'est pour cela encore que Dieu nous invite à venir nous reposer et nous pacifier sur son cœur.

Bienvenue donc à la retraite !

---

## BIBLIOGRAPHIE

---

I.—LES SAINTS EVANGILES.—Traduction annotée et ornée de nombreuses gravures d'après les monuments anciens par L. Cl. Fillion p. s. s., professeur d'Ecriture Sainte à l'Institut catholique de Paris.

Il y a déjà plusieurs années que ce livre circule, faisant modestement le bien et attachant plus étroitement les âmes chrétiennes à l'Évangile. Il s'est imposé à l'attention du public, à la fois par le nom du traducteur, exégète érudit et sérieux, par son format commode, ses vignettes variées et d'une exécution remarquable, par les notes intéressantes placées au bas des pages, par son prix modique. Pourquoi un tel livre ne serait-il pas aux mains des Enfants de Marie ?

L'Évangile n'est pas un livre fermé aux gens du monde et que le prêtre seul a le droit d'ouvrir. L'Église, je le sais, après les abus dont les derniers hérétiques s'étaient rendus coupables vis-à-vis de la Bible pour y appuyer leurs erreurs a mis quelques restrictions à la lecture des livres sacrés. Elle veut que toutes les traductions en langue vulgaire soient accompagnées de notes, écartant ainsi des personnes peu instruites ou mal préparées, le danger d'une interprétation erronée. Elle demande aussi qu'avant d'aborder certaines parties de la Sainte Écriture on consulte un sage directeur et que d'après ses conseils on entreprenne une lecture qui peut ne pas être utile à tous indistinctement.

Mais ces conditions une fois remplies, le mot de saint Paul reste vrai pour tous et *la sainte Écriture, divinement inspirée, nous est utile pour nous éclairer, nous reprendre, nous corriger, nous enseigner dans la justice* (II TIMOTH. III, 16). Toute la Bible est admirable, elle est le *livre* par excellence, le livre des révélations divines et des destinées humaines, de ce qu'il faut croire comme de ce qu'il faut pratiquer ; le livre des plans de Dieu sur le monde, des lois primordiales et universelles, des commencements de toutes choses dans le temps et de leur consommation dans la gloire de la patrie céleste, des événements qui ont agi sur le cours général de l'histoire, de la lutte du bien contre le mal dans ses manifestations les plus profondes, le livre, enfin, où rayonne la figure du Christ éclairant tout de sa lumière et de sa beauté. Cette figure adorable du Christ c'est par l'*Évangile* qu'elle se dégage de l'ombre des prophètes et des figures et qu'elle brille dans sa splendeur. Aussi est-ce là que nous devons chercher le verbe de Dieu fait chair pour le voir agir, pour l'entendre parler.

Là il agit. Né d'une femme comme nous, revêtu d'une chair semblable à la nôtre, doué d'une âme intelligente et libre, il a passé par toutes les phases de notre vie mortelle, et de son berceau à la tombe, en même temps qu'il demeurerait accessible aux coups

de la souffrance, il s'est révélé au monde dans le rayonnement d'une sagesse, d'une sainteté et d'une grandeur qui ne seront jamais égalées. Là il agit avec bonté, avec amour. Il a compris toutes les aspirations et toutes les angoisses de notre pauvre nature humaine, il en a partagé les pures et nobles tendresses. Il s'est attendri devant ses larmes, il s'est dévoué pour la consoler et la guérir. L'histoire de ses ineffables miséricordes et de ses exquises condescendances pour les âmes est l'histoire même de sa très sainte vie.

Là il parle. Jamais homme n'a parlé comme cet homme-là ! (JOAN. VII, 46) C'est par sa parole qu'il se révèle, que son âme semble transparaître à travers sa charnelle enveloppe ; parole d'une incroyable élévation, qui monte aux cimes les plus hautes, parole profonde qui descend jusqu'à l'intime de l'âme, parole créatrice et admirablement efficace qui opère ce qu'elle exprime, parole universelle et éternelle, pleine de vérité et de force, de lumière, de puissance et de paix.

Aimons donc l'Évangile et lisons-en quelques passages chaque jour. Cette lecture, en nous détachant des livres frivoles ou même dangereux, élèvera, éclairera, purifiera notre âme plus étroitement par elle unie au Dieu dont l'Évangile est rempli.

Ce livre se vend 33c broché et 45c relié.

---

## PENSEES.

---

Voulez-vous que vos affaires se fassent ? Faites-les vous-mêmes.  
— Voulez-vous qu'elles ne se fassent pas ? Chargez-en les autres.

---

Nous appelons gens de goût les gens qui ont nos goûts et qui sont à notre goût.

---

L'esprit ne saurait trop vieillir, l'âme ne saurait trop longtemps rester jeune.

---

Le premier malheur est de rougir de soi ; le second est d'en voir rougir les autres.

---

On est maître encore des paroles que l'on n'a pas prononcées ;  
mais on est l'esclave de celles qui se sont échappées.

Il faut se garantir du tourment des petites choses, c'est la mala-  
die des gens heureux.

L'esprit trop fin finit par être imperceptible.

On peut perdre en prêtant, mais en donnant, jamais.

Plus le fil et l'esprit sont fins, moins ils sont forts.

Dans la société, la politesse est une espèce de passe-port dont la  
vertu même a besoin et dont le vice s'entoure.

Tirer vanité de son rang ou de sa place, c'est avvertir qu'on est  
au-dessous.

## RECOMMANDATIONS AUX PRIERES

DÉFUNTS.—Monsieur Alphonse David, madame Lacaille. Dix  
autres.

MALADES.—15.

VOCATIONS.—10.

AFFAIRES TEMPORELLES.—12.

PÉCHEURS.—20.

Ne pas oublier notre dizaine de chapelet quotidienne pour tou-  
tes ces intentions.

L. J. C.

LES FRÈRES ARBOUR & LAPERLE, 419 et 421, rue Saint-Paul, Montréal.

